

L'ILE D'ANTICOSTI

A mesure qu'on l'étudie de près, l'encre prise de M. Gaston Menier perd son cachet de témérité romanesque et excentrique, pour apparaître sous le jour d'une affaire purement commerciale et philanthropique. Il serait à souhaiter que tous les archimillionnaires fissent un aussi louable emploi de leur fortune.

On dit que le grand chocolatier parisien cherchait depuis longtemps une occasion d'attacher son nom à une œuvre utile à ses semblables. On lui prêta même un jour l'idée de fonder à ses frais un poste de ravitaillement sur l'une des terres actives les plus lointaines, pour servir de point de départ aux expéditions polaires : il voulait créer dans les glaces du nord une sorte d'oasis chaude, approvisionnée sans relâche par un service régulier de steamers chargés de charbon et de vivres, une station de repos et de récupération pour les hardis chercheurs du pôle. N'ayant pu donner suite à cette idée généreuse, il cherchait quelque île lointaine, isolée, pour y créer un phylanthropère de sa façon comme en avait rêvé avant lui son compatriote Bernardin de Saint-Pierre, lorsque le nom étrange d'Anticosti frappa ses oreilles. Y vit-il une consouance de bon augure avec l'île d'Antekyrta inventée par Jules Verne dans son merveilleux roman géographique *Mathias Sandorf*? Toujours est-il qu'aujourd'hui, grâce à M. Menier, il va nous être donné d'assister à la réalisation d'un véritable rêve de romancier : l'île d'Anticosti, la terre des marins, réhabilitée, métamorphosée par un coup de baguette magique ; les brumes mystérieuses qui enveloppaient ses rivages redoutés, les mirages trompeurs qui dérouteraient les navigateurs, les sinistres légendes qui composaient toute son histoire, tout cela va se dissiper. Cette terre stérile, fuie de tous, deviendra peut-être avant longtemps une colonie prosaïque, banale, comme celles de la terre ferme ; son roman aura pris fin comme la plupart des romans, qui se terminent par un mariage, avec beaucoup d'enfants.

C'est ce que nous souhaitons à l'œuvre de M. Menier. Et nous n'avons sans doute pas tort, car de toutes les personnes de quelque compétence que nous avons consultées, pas une n'a encore levé les épaules ni jeté trop d'eau froide sur le projet. Nous avons bien ça et là entendu de vieux loups de mer émettre quelques doutes sur la possibilité d'aborder en tout temps l'île d'Anticosti, à cause des bancs de roches qui l'entourent ; mais, quant à son climat, à la richesse de ses pêcheries, aux conditions favorables qu'offre une partie au moins des deux millions d'acres

qui composent la superficie de son sol, nous observons, à notre vivo surprise, une remarquable unanimité d'opinion. Evidemment, Anticosti avait été calomniée.

Le *Soir*, le nouveau grand journal quotidien de Montréal, nous apportait dès son premier numéro un article de M. G. A. Drolet, tout à fait favorable à l'entreprise de M. Menier. Ayant appris qu'un de nos concitoyens, M. J. U. Gregory, chef du service de la Marine et des Pêcheries en cette ville, était *ex officio* en possession de précieux renseignements sur Anticosti, nous sommes allés l'interroger. Dès ses premières paroles, nous avons eu la satisfaction de constater que le projet Menier n'avait pas, à ses yeux, le caractère d'implausibilité qu'on aurait pu supposer au premier abord.

M. Gregory nous désigne du doigt, tout d'abord, parmi les nombreuses nappes qui décorent les murs de son bureau, une carte physique d'Anticosti, un original s'il vous plaît, tracée à sa demande en 1878 par un homme qui a beaucoup pratiqué l'île, David Têtu, alors gardien d'un phare de la Pointe Sud.

Cette carte indique les contours de l'île et le théâtre des divers naufrages qui ont fait une si mauvaise réputation à Anticosti. Le premier en date de ces naufrages fut celui de la frégate française la *Renommée*, en 1736. Dans la décennie de 1870 à 1880, on n'a pas compté moins de 106 vaisseaux perdus ou brisés sur les côtes d'Anticosti, 7 steamships, 67 navires, 14 bricks et brigantins, 18 schooners, représentant un tonnage collectif de 120,000 tonneaux et une valeur de 6 à 8 millions de piastres, avec 2000 hommes d'équipage sans compter les passagers. On conçoit que de pareilles statistiques aient accru la terreur qu'inspirait déjà le seul nom d'Anticosti.

On croirait lire le prologue du *Tempest* de Shakespeare. Mais de nos jours Pluton n'effraie plus Plutus ; et les millions du chocolat Menier vont pouvoir compléter l'œuvre du gouvernement, qui a dépensé pas mal d'argent sur l'île d'Anticosti en phares, canons et cornes d'alarmes, dépôts de provisions, secours de tous genres.

M. Gregory donnait en 1881, à la Société Littéraire et Historique de Québec, une très intéressante conférence où nous allions puiser à pleines mains, grâce à l'obligeance de l'auteur.

L'île d'Anticosti mesure environ 135 milles de longueur, sur une largeur de 30 milles rétrécie aux deux extrémités, donnant une superficie terrestre d'environ 2½ millions d'acres. Une portion considérable de la partie méridionale de l'île est un lit de tourbe qui ne dépasse pas 12 à 15 pieds au dessus du niveau de la

mer, en partie couverte d'une forêt impenétrable d'épinettes naines d'environ 12 pieds de hauteur.

On y trouve dans toutes les directions des marais et des lacs, où foisonnent les aquatiques, canards, oies sauvages etc. Dans le Nord, le sol s'élève graduellement jusqu'à une altitude de 400 pieds et ça et là 700 pieds au-dessus du niveau des hautes marées ; cette région est boisée de pins, épinette rouge et blanche, frêne, genévrier, mais tous ces arbres sont de petite taille. La faune consiste en ours noirs, martes, loutres, renards roux, argentés et noirs ; on n'y trouve pas le lièvre, ni la perdrix, si communes partout ailleurs. Dans la majeure partie de l'île, les ruminants meurent au bout de dix-huit mois au plus. A Ellis Bay cependant, M. Gregory a vu de beaux troupeaux de vaches ; cette région est en culture depuis longtemps, et les herbes malfaisantes y ont sans doute été détruites. Ce poison n'existe pas cependant pour les chevaux et les pores, qui vivent fort bien partout.

La côte méridionale est entièrement composée de roc de formation calcaire, parfois incrusté de très curieux fossiles. Les baies sont en grand nombre, mais on n'en compte que trois réputées havres : Fox Bay, la baie Ellis et la Baie des Anglais ; mais elles n'offrent de sécurité que contre certains vents et pour les vaisseaux de faible tirant d'eau. Les récifs de pierre calcaire s'étendent à un ou deux milles du rivage, et il n'y a pas de mouillage possible. Les brumes fréquentes, les courants trompeurs, le manque de havres font de ces parages la terreur des navigateurs, et plus d'un naufrage s'est accompli dans des circonstances tout à fait incompréhensibles.

M. Gregory ajoute que le climat d'Anticosti n'est pas plus sévère que celui d'aucune des Provinces Maritimes. Dans la partie cultivable, dont il faut exclure une bonne moitié de l'île, le sol est bon et peut produire les mêmes espèces de céréales, de légumes et probablement de fruits que le sol des provinces d'en bas. Bien qu'il n'y ait pas de havres pour les gros vaisseaux, il est facile de créer des ports de refuge ça et là au moyen de jetées de pierre ou de môles à l'entrée des baies ; le bois et la pierre abondent partout pour exécuter ces travaux.

L'île d'Anticosti avait été concédée en 1680 par le roi de France à Louis Joliet en récompense de ses découvertes dans l'Illinois, et après la conquête est devenue la propriété de riches familles de l'Amérique anglaise. La tentative de M. Menier n'est cependant pas la première. En 1874, une compagnie avait tenté d'y fonder une colonie, et à force de belles promesses y avait installé quelques familles,